Alice

par Claude HARMELLE

La voix du chauffeur de taxi qui lui demandait sa destination sortit Michel de la torpeur de l'attente. Le timbre de cette voix, son accent chantant du Sud-Ouest, ouvrirent un espace de rêve et il se demanda un instant s'il n'était pas, déjà, arrivé au terme de son voyage. Il failli dire « Place Raimon Jordan », mais, se ressaisissant, il répondit : « Gare d'Austerlitz, s'il vous plaît ».

Le chauffeur éteignit la radio et lui demanda s'il allait loin. Ils parlèrent un peu de Toulouse et de France-Galles qu'ils avaient regardé tous deux à la télé la veille au soir. Et de ce drop merveilleux d'Albaladejo à la cinquante cinquième minute mais l'arbitre, quel con, vous ne trouvez pas ?

Le pont d'Austerlitz était encore presque désert à cette heure matinale et Michel demanda au chauffeur de s'arrêter quelques instants. Envie de se dégourdir les jambes, il fit quelques pas sur le trottoir s'approcha du parapet et alluma un petit cigare. Il aimait cet air vif du matin, la rumeur de la ville qui s'éveille, le spectacle de la cité de pierre sur les berges de cette grande trouée d'eau où une péniche lourdement chargée remontait lentement le courant vers Bercy. Il savoura le recueillement de ces quelques instants comme une cérémonie d'adieu à cette ville, à ses rêves de la nuit et à celle dont il avait doucement écarté les bras avant de se lever. Il se remémora les mots de tendresse échangés dans le demi-sommeil et se sentit envahi par une douce chaleur.

Maintenant, il pouvait partir. Il remonta dans le taxi. La radio annoncait que dans le train de nuit entre Montauban et Agen, un voyageur maghrébin avait été battu à mort et jeté sur la voie par des militaires en goguette.

— Merde c'est moche, dit le chauffeur et Michel acquiesca.

— C'est à dégueuler, dit-il, et l'horreur des mots lui fit l'effet d'un coup de grâce. « Un voyageur maghrébin », pensa-t-il, c'est

comme s'ils le tuaient une deuxième fois. C'est à peine si l'on saura son nom, son boulot, qui il aimait, ce qui le faisait vibrer ou pleurer dans la vie. A peine si l'on verra son visage. Rayé de la carte pour délit de faciès au trombinoscope de la haine.

Le chauffeur arrêta son compteur et rendit la monnaie à Michel.

— Et bonjour au pays ! dit-il, et ils échangèrent un sourire pour temps de naufrage.

Michel chercha des yeux la grande horloge. Son train ne partirait que dans vingt-cinq minutes. Il en fut rasséréné car il aimait prendre son temps. La perspective de flâner un moment dans la gare l'enchanta. Les trains de banlieue emplissaient dèjà les quais d'une foule bigarrée et pressée. Il dirigea ses pas vers les grandes lignes où les trains de nuit se vidaient de voyageurs encore à demi endormis. Il aima ces visages encore sans défense, l'impudeur des désordres de la nuit, ces corps encore mal fagottés, et les gestes de coquetterie avant d'affronter la ville. Depuis toujours il aimait les gares qui évoquaient pour lui les caravansérails des peuples nomades. Il aimait y croiser les vies multiples, les drames muets, les passions exubérantes, les retrouvailles bruyantes ou câlines, les adieux sereins ou pathétiques dont elles sont le théâtre. Plus d'une fois il avait rêvé, comme un personnage de René Fallet, d'y être abordé par une belle inconnue lui murmurant à l'oreille : « comme c'est sympa d'être venu m'attendre, vous m'invitez à déjeuner ? ». Quelques heures passées gare de Lyon ou gare du Nord avaient souvent été pour lui l'éxutoire des jours de bourdon. Ses amis, à qui il s'ouvrait de ce goût bizarre, s'en amusaient parfois. Jean, par exemple, qui lui avait dit un jour en riant : « c'est ton côté paysan. Mon grand-père déjà me chantait une chanson qui disait à peu près : ah ! c'qu'on s'amuse, c'qu'on s'amuse à la campagne ! Soir et matin on va regarder passer les trains ! ».

L'heure du départ approchant, Michel acheta un journal du matin et se dirigea vers le quai. Il hésita un moment entre un wagon à compartiments et un de ces wagons : « tu vois, ceux où on est comme dans un avion sauf qu'ils ont pas d'ailes », comme les appelait sa fille. Il préférait souvent ces voitures à couloir central les jours où il avait envie de lire ou un travail à terminer. Mais ce matin-là il se sentait l'âme vagabonde et l'intimité d'un compartiment, la possibilité, surtout, de flâner dans le couloir, lui parurent plus attrayantes.

Le spectacle du compartiment dont Michel ouvrit la porte fit d'abord monter en lui un irrépressible fou rire. Tout indiquait que le flux et le reflux d'une marée d'équinoxe étaient passés par là. Les banquettes et le sol étaient recouverts d'une fine couche de sable blanc nacré et des centaines de coquillages gisaient là dans le plus grand désordre. Au milieu de cette plage improvisée et quelque peu saugrenue en ce lieu, il la vit sans d'abord

apercevoir son visage. A quatre pattes sur le sol, elle ramassait les coquillages dont elle remplissait une énorme valise noire posée sur un des sièges.

Sentant une présence elle se retourna,

— Oh ! Excusez moi — lui dit-elle, en riant — cette satanée valise m'a lâchée au plus mauvais moment.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, bredouilla Michel entre deux accès de fou rire.

— Je vais vous aider. Et, riant de concert, ils achevèrent de remplir la valise que Michel aida à remettre dans le filet. Elle épousseta les sièges et, constatant le crissement du sable sous leurs pieds, s'excusa de ne pouvoir en faire davantage.

— Vous comprenez, je n'ai malheureusement pas pris de balai dans mes bagages !

Ils s'assirent en vis à vis côté fenêtre. Intimidé il la regarda d'abord dans le reflet de la vitre. Le gris souris pigmenté de blanc d'une chevelure qui semblait une crinière de majesté suggérait qu'elle avait dépassé la soixantaine. Mais elle paraissait hors d'âge tant elle avait gardé d'enfance dans la vivacité malicieuse de son regard. L'architecture des rides de son visage révélait aussi que c'était quelqu'un qui aimait rire et ne connaissait pas le ressentiment. Un geste qu'elle eut pour se recoiffer lui fit se remémorer un roman photo d'Hervé Guibert qu'il avait lu, la veille, et surtout ses photos de la chevelure de Louise. Mais non, pensa-t-il, cette femme ne porte pas cette blessure qui criait dans le regard de Louise. Elle parlait maintenant à un pigeon qui, sur le quai, se régalait d'un reste de sandwich abandonné par un voyageur.

— Petit, petit. Oh ! Comme il est mignon !

Et comme, visiblement, le pigeon n'avait cure de son attention, dépitée, elle dit :

— Ah ! mais ils nous embêtent avec ces fenêtres qu'on ne peut plus ouvrir !

Elle croisa le regard de Michel dans la vitre et elle tendit sans plus attendre une main doucement potelée.

— Merci de m'avoir aidée ! Aprés cette entrée en matière nous n'allons pas nous faire de chichis, n'est-ce pas ? Je m'appelle Alice. Et vous c'est comment votre petit nom ?

Michel lui dit son nom et combien il trouvait plaisant qu'elle ait déployé cette plage sous leurs pieds et parfumé ce compartiment d'éffluves marines. Alice sourit.

— Ça doit paraître un peu fou cette valise de coquillages... Je vais vous montrer ce que j'en fait.

Et elle chercha quelque chose dans son sac, qu'elle tendit à Michel. C'était un roudoudou comme il en avait souvent acheté, sur le chemin de l'école. Une petite boutique qui embaumait la

réglisse et la guimauve lui revint en mémoire. Des années durant, il avait acheté là des friandises mais aussi l'encre violette, les plumes Sergent Major, les buvards moelleux, les cahiers lignés, les pétards du Quatorze Juillet, le poil à gratter des jours de complot, les cigarettes en chocolat, les sifflets à roulette en sucre rouge, le chewing gomme à bulles, et toutes ces choses sans quoi le chemin de l'école n'eut été qu'un long pensum. Le roudoudou d'Alice était parfumé à la framboise et, sur la face externe du coquillage, une miniature aux tons pastels représentait un port.

— C'est très joli dit Michel. Vous les faites toujours à la framboise ?

— Et bien ça dépend des années. Quelquefois c'est aux mûres ou aux figues, d'autres fois aux coings ou aux baies de sureaux. Je fais cela pour les enfants de mon village et je peins ces petites choses, là, d'après les cartes postales que je reçois des quatre coins du monde.

Elle sortit quelques cartes postales de son sac, en choisit une et la tendit à Michel en l'invitant à la lire. Elle représentait une palmeraie dans un désert.

— Voyez, celle-là c'est Isy qui vient de me l'envoyer. Je l'ai élevé pendant presque deux ans quand il était tout petit. Il est médecin à Haïfa aujourd'hui mais il ne passe guère de semaine sans m'envoyer un petit mot.

D'autres photos sortirent du sac. Les enfants d'Isy sur une plage, les enfants d'Isy soufflant un gâteau d'anniversaire, Isy à quinze mois sur un oreiller en tenue d'Adam. Puis des cartes de la France entière, de Berlin, de Belgique, de Hollande, d'Espagne, d'Italie, de Syrie, d'Angleterre, de Tahiti, de l'île de Paques, de Colombie. Toutes n'étaient pas d'Isy mais parlaient toutes le langage du cœur dans un français souvent métissé, truculent et savoureux. Certaines étaient adressées à Alice, d'autres à : « Tantine ».

— « Tantine », interrogea Michel, c'est vous ?

— Oui, dit-elle, on m'appelait souvent Tantine, ou Mèr'Aub. C'était du temps de l'A.J., l'auberge de jeunesse, quoi. Je me suis occupée de celle de Saint-Symphorien pendant près de trente ans et il est passé là des milliers de jeunes de tous les pays. Vous savez, il y en a encore qui m'écrivent à « Tantine, Saint-Symphorien ». Et le plus étonnant c'est que ces lettres m'arrivent. Parfois aussi ils viennent me voir. Le mois dernier, tenez, un monsieur, bien mis, qui devait avoir la soixantaine. Il frappe et il me dit : « Bonjour Alice, tu ne me reconnais pas ? ». Je lui dis : je vois bien que tu est un ajiste puisque tu me tutoies mais te reconnaître, non. Alors il dit : « je suis André, de Liège, rappelle toi, j'étais passé avec Lulu et Gaby ». Mon Dieu, je dis, mais oui, je te remets. On s'est embrassés, et on sort les photos, et on

les regarde... Il était venu en trente neuf, il avait vingt ans, alors tu vois, le reconnaître !

Michel accueillit ce premier tutoiement comme l'adoubement courtois à une société fraternelle. Tel un film dont le projectionniste aurait inversé les bobines, la vie d'Alice surgissait au rythme des photos données et reprises. En noir et blanc brillant de petit tirages écornés, ou en sépia viré à l'ocre jaune des papiers au citrate, le kaleïdoscope des images donnait à voir les mille facettes d'une mémoire tour à tour grave et joyeuse. Des groupes d'adolescents rieurs serraient Alice de près pour tenir dans le cadre. Sur la chaussée d'une rivière, un groupe chantait, le soir venu, autour d'un guitariste et d'un feu de bois. Autour d'une immense table, où chacun s'affairait à la cuisine ou à la pluche, un groupe posait dans une mise en scène cocasse et carnavalesque. De jeunes hommes, tenant Alice bras-dessus-bras-dessous , marchaient sur les routes empierrées des causses. D'autres s'ébattaient dans une rivière, escaladaient des rochers, couraient après un dindon, apprivoisaient un âne attelé à une charrette. Puis des photos de fiançailles de visages déjà aperçus, puis les mêmes avec deux bambins.

— Cette auberge, c'était une vraie agence matrimoniale ! dit Alice en riant.

Un jeune boxeur avait envoyé une photo prise sur un ring, à Oran, un jour de victoire. Fier comme Artaban il avait posé poing levé au côté de l'arbitre. Et sur la photo, il avait dessiné sur sa poitrine, tel un tatouage, un cœur percé d'une flèche autour duquel il avait écrit: « A Alice pour la vie ». Un visage attira l'attention de Michel. Il en scruta les détails puis retourna la photo dans l'attente d'une annotation, d'un nom, ou d'une date. Il ferma un instant les yeux puis demanda à Alice si elle se souvenait de ce type, là, qui lui tenait la main. Alice lui dit que non, puis, se ravisant :

— C'est peut-être Georges, un ouvrier de l'Aéropostale de Toulouse. Je ne suis pas sûre.

D'autres photos surgirent évocatrices de temps plus tragiques. Des réfugiés espagnols, les balluchons et les pauvres hardes de la défaite. Fiers dans leur détresse, beaucoup tentaient de sourire au photographe. Et, toujours, Alice au milieu d'eux. Puis des trains dans une petite gare. Trains de vacances et trains de la débâcle où se mêlaient civils et militaires aux visages hallucinés et recrus de fatigue.

— En juin quarante, il nous est arrivé tout un train de Belges. Alors beaucoup sont venus à l'auberge. Je me rappelle encore une dame avec qui je suis devenue vraiment amie. Elle s'appelait Jeanne-Catherine, c'est un bien joli nom. Je me souviens leur avoir dit : Mais vous parlez français ! Et fièrement, ils m'ont répondu : « Ah mais, nous sommes wallons, Madame ! ».

Et Alice racontait. En trente cinq, elle avait acheté avec son mari un grand moulin, au bord de l'Aveyron, pour exploiter le sable dans le lit de la rivière. Adrien avait fait fabriquer une belle drague et s'était mis au travail. Mais ce moulin était bien trop grand,

— Nous flottions là-dedans comme deux pauvres hères, disait Alice.

En trente six, elle avait entendu parler des auberges de jeunesse. Elle avait écrit à Monsieur Blum qui venait de gagner les élections. Puis, très vite, étaient venus les premiers congés payés et les jeunes avaient afflué de Toulouse, de Montauban, du Nord.

— Beaucoup de mineurs ! Je me rappelle, une fois, on avait voulu leur faire visiter les grottes. Ah non !, avaient-ils protesté, les grottes, ça va comme ça, on a déjà donné !

Et puis des jeunes venus de toute l'Europe.

— Même des Allemands, beaucoup d'Allemands ! Qu'est-ce qu'ils étaient sympathiques ces grands bougres. Vraiment, on n'aurait pas pu deviner.

Puis l'auberge avait recueilli les réfugiés de toutes les débâcles : républicains espagnols, soldats en déroute, civils fuyant le le naufrage de l'Europe.

— Pendant l'occupation, nous avons fait une colonie de vacances pour les enfants affamés des villes. On nous les envoyait de Montauban, on les retapait un petit peu. Pendant les rafles, aussi je voyais arriver les petits enfants des familles juives qui se cachaient dans le coin. « C'est vous Tantine ? On nous a dit de venir à l'auberge, c'est la rafle ». Alors on les mettait à deux ou trois par lit, comme des petits poucets. Plus tard j'en ai gardé plusieurs que les familles m'ont laissés pour ne pas leur faire courir les risques de la fuite : « Si nous n'en réchappons pas, ils sont à vous », disaient-ils. C'était un temps de barbarie.

De l'amour d'Adrien, jamais Alice n'avait pu avoir d'enfant.

— Mais je ne manque pas d'enfants et de petits enfants de par le monde, disait-elle avec un beau sourire.

Une fois la paix revenue, elle en avait encore élevé plusieurs, qui étaient en détresse de famille déchirées. Puis il avait fallu agrandir l'auberge. Sur les photos, Alice riait au milieu de groupes où les filles portaient des jupes plus courtes et les garçons des bananes à gomina.

Alice s'était endormie. Michel lut son journal, regarda une fois encore les photos et sombra bientôt à son tour dans le sommeil. Il rêva qu'il se promenait sur le bord d'une rivière. Le visage d'un pêcheur, sur l'autre rive, l'intriguait. Mais la rivière n'avait cesse de s'élargir et le visage finissait par disparaître dans le lointain.

Puis sur un espace qui était à la fois un pont et une grotte, il croisait ce pêcheur et cet homme était son sosie.

Ils furent réveillés un peu avant Cahors par le contrôleur,

— Je vois, dit-il en plaisantant, que le marchand de sable est passé !

Alors que le train quittait la gare de Cahors, Alice dit qu'elle descendrait à la prochaine gare. Le train parcourait maintenant les dernières vallées du causse avant la plaine. Déjà l'automne flamboyait d'or et de pourpre dans les vignes et les peupliers. Michel pensa sans regrets qu'il n'avait pas vu le paysage depuis Paris. Alice dit que le vin serait exceptionnel cette année et, à Lalbenque elle montra la route par laquelle elle était souvent venue, à motocyclette avec Adrien, pour vendre des truffes au marché. Michel l'aida à passer son manteau et porta la valise aux coquillages à la porte du wagon. Ils se dirent le plaisir qu'ils avaient eu à se connaître, et, peut-être, à une autre fois. Alice resta un moment sur le quai à saluer ce visage qui s'éloignait et disparut bientôt dans une courbe de la ligne. Elle pensa que ce visage lui avait d'emblée rappelé quelqu'un. Mais qui ?

Arrivé en gare de Toulouse, Michel chercha une cabine téléphonique et il eut, avec une voix lointaine, une conversation animée. Puis il se dirigea vers le buffet où il écrivit cette lettre.

« Chère Alice,

Je voudrais tout d'abord vous remercier pour ce voyage délicieux que nous avons fait aujourd'hui. Et vous dire l'envie que j'ai eue, à Caussade, de descendre du train pour faire encore un petit bout de chemin avec vous. Vous vous souviendrez sans doute du trouble qui s'est emparé de moi quand je vous ai demandé si vous vous souveniez du nom de ce jeune homme que vous teniez par le bras, sur une de ces photos que vous m'avez montrées. Et bien, je viens de téléphoner à ma mère, et il n'y a plus de doute possible. Cet homme, c'est Pedro Ruben (c'est celui qui tient la bride d'un cheval), et c'est mon père. Je ne vous ai rien dit d'abord de mon émoi car j'ai cru à une hallucination. Je ne savais rien de cet épisode de sa vie ni d'un séjour à Saint-Symphorien. Ses traits même, me sont peu familiers car nous n'avons que trois photographies de lui pour la période qui court de son passage des Pyrénées à sa mort, à Dachau, en 1945. Ma mère se souvient très bien l'avoir entendu raconter son séjour dans votre auberge dont il disait que c'était un des meilleurs souvenirs de sa vie. Ma mère souhaiterait vous recevoir à Barcelone où elle est retournée l'an passé. Quant à moi, je passerai vous voir à Saint-Symphorien la semaine prochaine. Je vous aime. Michel »